

**Diaspora** Ceux qui font rayonner l'Afrique

NewAfrican

LE MAGAZINE DE

# L'AFRIQUE

GRUPE IC PUBLICATIONS

NOUVELLE  
FORMULE

Septembre-octobre 2011 | N° 22

**GRANDS ENTRETIENS**

**Algérie**

Khalida Toumi  
Chérif Rahmani

**Mauritanie**

Ould Mohamedou

**Sénégal**

Karim Wade

**Tunisie**

Nouvelle ère,  
nouvelles têtes

**Opinion**  
L'Afrique  
de demain

**Corne de l'Afrique**  
L'état d'urgence

## Maghreb

# L'IMPATIENCE

**Maroc** La démocratie à petits pas **Algérie** La colère des avocats  
**Tunisie** En attendant les élections

M 09134 - 22 - F: 3,50 € - RD



Bimestriel

● Algérie: 260 DA ● Tunisie: 3 DT ● Maroc: 25 DH  
● France: 3,50 € ● Zone euro: 4 € ● Zone CFA: 1800 F.CFA  
● Suisse: 8 FS ● Royaume-Uni: £3,50 ● Canada: 5,50 \$ CAN ● USA: 5,50 \$ US

# Mohammad-Mahmoud Ould Mohamedou

Politologue

## LA FIN DE « L'APRÈS 11-SEPTEMBRE » ?

La mort d'Oussama Ben Laden, le « cerveau » d'Al-Qaïda, va certes réduire la portée de la commémoration du dixième anniversaire des attentats sur le sol américain ; il n'en reste pas moins que des ouvrages, des débats, des émissions spéciales, vont marquer ce mois de septembre.

Comment le monde de l'après-Ben Laden va-t-il évoluer ? Comment les relations internationales se sont-elles modifiées ? Que sait-on, et sait-on tout de ce terrorisme planétaire ? Mohammad-Mahmoud Ould Mohamedou, politologue et chercheur, livre ses réponses. Entretien. **Par Hichem Ben Yaïche**

**Quelles nouveautés vos livres *Contre-Croisade* et *Understanding Al Qaeda* apportent-ils sur les plans de l'approche et de l'analyse, alors que l'on peut croire que tout a été globalement dit sur le sujet, et qu'Oussama Ben Laden est mort ?**

Paradoxalement, cette question demeure relativement mal comprise en dépit de sa large couverture médiatique... En réalité, l'historiographie du 11-Septembre a, dès le lendemain de ces événements historiques, été confinée à un canevas émotionnel, culturaliste et idéologique. Inévitablement, ceci a abouti à une architecture réductionniste. Alors même que l'ampleur de l'événement et sa complexité appelaient des lectures objectives et dédramatisées, les analyses dominantes qui ont été servies au grand public – des récits en fait, tour à tour alarmistes et réconfortants – faisaient paradoxalement l'impasse sur le fond du problème, à savoir l'utilisation à grande échelle de la violence politique à un niveau désormais transnational. C'est ce puits de sens clinique vers lequel le propos de mes ouvrages tend. *Contre-Croisade* examine la genèse, le déroulement et la portée des opérations contre les États-Unis, et *Understanding Al Qaeda* approfondit la réflexion en se penchant sur la structure changeante de l'organisation qui

les a menés et la nature également évolutive de ses motivations dans un contexte de mutation du mode martial international. Ce sont, au fond, des ouvrages réactifs. Tant par rapport à la production dominante sur le 11-Septembre et sur Al-Qaïda que sur certaines tendances naissantes de politisation excessive du propos académique, appauvrissant sa valeur scientifique et perpétuant, en l'espèce, une école sécuritaro-orientaliste qui voudrait nous donner les clefs de ces questions comme résidant dans des explications principalement culturelles et religieuses.

**Au-delà même du chef d'Al-Qaïda, s'il y a un acteur majeur dans le changement de dogme (politique étrangère, défense, renseignements...) ces dernières années, c'était bien George W. Bush. Avec le recul, comment appréhendez-vous cette dimension ? Et de quelle façon l'ensemble des paramètres a-t-il été modifié, transformé, pour en arriver là ?**

L'administration Bush est effectivement dans le mode transformatif des termes de l'échange international. C'est sa force et sa faiblesse. Aussi, à la clôture de ses deux mandats (2000-2008), le président George Bush légua à son successeur à la fois une présidence impériale réinvestie d'un surplus de pouvoir, et ce jusqu'au processus législatif bousculé à cette



occasion, mais également une Amérique dont l'image aura été écornée de par le monde suite aux guerres en Irak et en Afghanistan et aux crimes commis dans les prisons de Guantanamo, d'Abou Ghraïb et de Bagram notamment. Assurément, le président Bush et ses conseillers néoconservateurs arrivent à la Maison-Blanche en 2000 avec une prédisposition réformatrice qui se double, pour la plupart, d'une longue expérience au département d'État, à celui de la Défense ou dans les boîtes à idées qui leur sont associés. C'est leur projet : une réaction à ce qu'ils ont vécu durant les années Clinton comme une dilution de la puissance américaine. Malgré sa nature exceptionnelle et la magnitude de son impact, le 11-Septembre ne sera, à cet égard, qu'un révélateur de cette orientation présente dès l'origine. Cette orientation n'est pas, comme on le pense souvent de façon erronée, une quelconque conspiration, mais un objectif explicitement affiché dans la production intellectuelle de ces acteurs avec, dès 1992. Les trois points essentiels dans cette vision sont le maintien de la primauté de la puissance américaine par le biais de coalitions *ad hoc* et d'une diplomatie agressive, l'engagement dans des campagnes de préemption, et le recours à la coercition. Ce qui est frappant, au niveau de la mutation de la configuration des relations internationales, c'est à la fois la linéarité et l'accélération du passage d'un « moment unipolaire » vaguement défini au début des années 1990, à un « moment impérial » dix ans après et, de suite, la rationalisation, souvent enthousiaste on l'oublie parfois, de ce second moment. Sommes-nous aujourd'hui, comme je le pense, entrés dans l'après 11-Septembre ? C'est toute la question.

***Le terrorisme est donc aujourd'hui dans son cinquième âge, après la période des anarchistes du XIX<sup>e</sup> siècle, celle des mouvements nationalistes des décolonisations, les mouvements d'extrême gauche des années 1970, et enfin le terrorisme dit religieux des trente dernières années.***

**Justement, comment imaginez-vous l'évolution du terrorisme actuel ? De quoi se nourrit-il ? Et quelle est la typologie de ses adeptes ? Y a-t-il un avant et après-Ben Laden ?**

Oui, clairement, on peut opérer une telle distinction temporelle. Oussama Ben Laden aura été à la fois un chef politique et de guerre dont le leadership a trop marqué une organisation qu'il a créée et dirigée durant vingt-deux ans pour que sa disparition soit à relativiser. De plus, la campagne qu'il a menée internationalement a impliqué les pays les plus puissants de la planète, et la chasse à l'homme dont il a fait l'objet a duré une décennie. Dans un tel contexte, il est évident que sa mort représente l'autre bordure d'une singulière saga entamée en septembre 2001. Celle-ci étant, ultimement, une trajectoire de violence politique, il est tout aussi logique qu'elle ait un impact conséquent sur le type de terrorisme contemporain. Le terrorisme est donc aujourd'hui dans son cinquième âge, après la période des anarchistes du XIX<sup>e</sup> siècle, celle des mouvements nationalistes des décolonisations, les mouvements d'extrême gauche des années 1970, et enfin le terrorisme dit religieux des trente dernières années. Le terrorisme post Al-Qaïda

adopte de plus en plus des formes hybrides, à mi-chemin entre criminalité et insurrection, et il se caractérise de façon croissante par une privatisation selon laquelle la mondialisation permet à des individus isolés de décliner leur auto-radicalisation « youtubesque » sur le mode terroriste. Au sein même d'Al-Qaïda, on voit apparaître de plus en plus de nationalités différentes dont, d'ailleurs, plusieurs Américains.

**La diversification d'Al-Qaïda s'illustre également en Afrique du Nord. À cet égard, la présence d'Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI) menace-elle la stabilité et l'équilibre des pays du Sahel ? Se donne-t-on suffisamment les moyens de traquer ce groupe terroriste qui se joue de toutes les faiblesses des États de la région ?**

AQMI est une réelle menace, à la fois pour la région et ses habitants dont elle perturbe le quotidien et l'avenir, ainsi que pour les partenaires occidentaux du Maghreb dont elle vise les ressortissants. Depuis sa reconversion, en septembre 2006, en franchise nord-africaine et sahélienne, voire ouest-africaine, d'Al-Qaïda, le Groupe

salafiste pour la prédication et le combat (GSPC) algérien a augmenté sa dangerosité, son champ d'action et sa notoriété – trois vecteurs de succès du terrorisme transnational actuel. Pour autant, la stratégie d'AQMI est pétrie de contradictions se caractérisant par un historique obscur lié à un lignage de guerre civile algérienne, un fonctionnement opaque, des motivations plus criminelles que politiques et, au lendemain du vortex sécuritaire en Libye, un retour à la territorialité d'un armement positionné dans des campements qui, en principe, devrait faciliter les opérations antiterroristes régionales. Néanmoins, ces dernières sont pour l'heure affaiblies par un versant



bureaucratique lourd et une coordination régionale politisée qui n'inclue pas tous les pays concernés par ce problème global, ainsi que par des opérations militaires qui, si elles peuvent donner des résultats importants à court terme, ne résoudront pas à elles seules le problème.

**La guerre des perceptions entre monde musulman et Occident a failli être transformée en guerre de civilisation par une poignée d'idéologues néoconservateurs. De quelle manière le président Obama a-t-il pesé sur les événements pour sortir l'Amérique de sa vision messianique et conquérante ?**

Soyons factuels. On a fait un mauvais procès à Samuel Huntington. Dans son article de 1993 dans *Foreign Affairs*, le politologue américain, certes conservateur, s'interrogeait sur le fait que la fin de la guerre froide annonçait le début d'une ère qui serait marquée par la montée des tensions entre les différents groupements culturels, en particulier entre l'Occident et l'islam. Contrairement à la façon dont on a présenté son propos – une simple théorie de sciences politiques – il n'appelait pas au conflit de civilisations. Vous

avez raison de le noter, c'est un groupe d'idéologues qui s'est par la suite saisi de ce cadre analytique pour lui donner une lecture politicienne en l'inscrivant dans un projet impérial. Huntington mettait d'ailleurs également mal à l'aise les bien pensants tiers-mondistes qui voyaient d'un œil suspect son appel à la restauration de l'identité occidentale, sans comprendre que la défense de l'Occident se faisait chez lui non pas sur la base de son universalité, mais sur la base, somme toute légitime, d'une affiliation valable ailleurs. Pour autant, il est indéniable qu'au cours des deux dernières décennies, une perception antagoniste de différences d'ordre culturel et non politique, idéologique ou économique entre peuples est devenue une matrice internationale décriée par tous, mais qui, au quotidien, aura au bout du compte déterminé négativement trop de paramètres d'interactions entre l'Occident et « les autres ».

Au-delà du propos électoral et du nécessaire contraste avec l'héritage de son prédécesseur, je doute que le président Obama ait eu l'ambition de redéfinir fondamentalement la place des États-Unis dans le monde. C'est plutôt l'image de celle-ci qu'il lui importait de modifier. Précisons également que les excès de l'administration Bush et son dynamisme martial avaient à la fois aliéné ses partenaires, européens notamment, et rendu la gestion de son empire quasiment impossible, de surcroît avec une économie exsangue. La rhétorique de la destinée manifeste n'est pas très loin puisqu'en mai 2011, Obama relativisait encore devant le parlement britannique la montée en puissance des pays émergents et insistait sur la mission de catalyseur des

États-Unis à l'échelle mondiale qui, notait-il, « *reste indispensable* ». Enfin, la prison de Guantanamo n'a pas été fermée, le Patriot Act a été renouvelé, les tribunaux militaires d'exception ont été rouverts et les guerres se sont poursuivies en Afghanistan et en Irak.

***Je doute que le président Obama ait eu l'ambition de redéfinir fondamentalement la place des États-Unis dans le monde. C'est plutôt l'image de celle-ci qu'il lui importait de modifier.***

**Afghanistan, Irak, force est de constater que les guerres menées par les États-Unis – avec des milliers de morts et des destructions considérables – se déroulent dans le monde arabe ou musulman. Les enjeux géostratégiques suffisent-ils à expliquer cette présence et ce pouvoir d'influence ?**

C'est ici que réside encore la vulnérabilité de la position américaine à l'égard du monde musulman : un discours constructif de promotion de la démocratie et d'accompagnement de la modernisation de ces pays, et une action qui passe trop souvent par le biais de la force et du double standard. Sous Bush, et précisément à la faveur du traumatisme du 11-Septembre, nous sommes passés d'une influence continue depuis les années 1950 et d'interventions ponctuelles (au Liban, en Irak) à des occupations néocoloniales. On s'est ensuite gargarisé de la « défaite » d'Al-Qaïda à l'occasion de la mort de Ben Laden. Mais c'était se donner le change en mélangeant les genres. La logique de guerre de Ben Laden était orientée vers les États-Unis qu'il a réussi à frapper et à entraîner dans des guerres interminables qui sont autant

d'échecs transmis d'un président à un autre. La logique de paix du « printemps arabe » n'est effectivement pas la sienne. Aussi, il m'apparaît que l'après « après 11-Septembre », si l'on peut dire, sera défini par rapport à trois dimensions centrales : la mutation d'une Al-Qaïda post Ben Laden, mondialisée mais affaiblie, une Amérique qui n'aura pas encore réellement mené la réforme stratégique annoncée au lendemain de l'élection de Barack Obama, et la prolifération de développements mondiaux qui désormais échappent aux États-Unis et soulignent les limites de son champ d'influence longtemps accepté par réflexe. De la crise financière à la réactivité tardive au « printemps arabe », à la question palestinienne qui s'émancipe du stérile carcan américain classique avec la multiplication des reconnaissances de l'État palestinien, notamment en Amérique latine, le contrecoup de l'hystérie post 11-Septembre et du désir impérial américain improvisé sera peut-être, dans les années à venir, une forme d'ajustement structurel des relations internationales qui s'imposera aux États-Unis.

**« Révolution », « révolte », « printemps arabe », les experts tentent de passer de l'observation à la conceptualisation. Comment interprétez-vous ce « chaos créateur » ? Les forces de modernité voisinent avec les forces de régression, à l'aune de quelle rationalité faut-il mesurer cette réalité ?**

S'il nous a tous surpris par la rapidité de son développement initial, ce « printemps arabe » en hiver est, à mon sens, à comprendre avant tout en ce qu'il est simplement : des soulèvements de populations arabes face à un trop-plein d'autoritarisme. Ce sont des révolutions dont l'importance historique ne peut pas, là encore, être relativisée. L'immolation de Bouazizi et la fuite de Ben Ali ont marqué de façon indélébile un théâtre arabe frustré qui s'est immédiatement mis en branle dans une action dont les conséquences se déclineront pendant longtemps. Assurément, plus rien ne sera comme avant dans la relation État-société au monde arabe. Ce qu'il faut donc surtout conceptualiser, c'est la différence entre les révolutions qui sont un moment de libération circonscrit, et les transitions qui se déclinent sur le long, voire le très long terme, qui avancent cahin-caha et qui peuvent effectivement connaître des phases de régression. Voyez le parcours de l'Amérique latine dont les transitions

ont été entamées durant les années 1970 pour aboutir vingt-cinq ans plus tard, ou celui de l'Europe de l'Est qui se poursuit à maints égards. Le raisonnement ambiant par analogie – islamistes en embuscade, modèle turc, sécularisme occidental – est trompeur et prégnant idéologiquement. La seule rationalité qui s'impose est celle de l'Histoire et le « printemps arabe » n'est, en ce sens, que l'épisode le plus récent de la longue histoire postcoloniale du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord. Aux rendez-vous manqués de la décolonisation, aux autoritarismes qui ont suivi, aux démocratisations cosmétiques des années 1990 et au tout-sécuritaire de la décennie écoulée, est venu un correctif auto-généré qui est potentiellement porteur d'un véritable renouveau arabe. On peut, je crois, être réaliste et optimiste.

**Politologue et professeur d'université, vous avez également été ministre des Affaires étrangères de la Mauritanie. Quels enseignements tirez-vous de cet exercice ?**

Le fait d'être politologue m'aura, je crois, rendu un meilleur ministre des Affaires étrangères, et mon expérience à la tête d'une diplomatie me donne une vision plus complète des enjeux internationaux.

**Comment expliquez-vous, particulièrement en France, la faiblesse de l'expertise sur le monde arabe et islamique : méconnaissance, erreurs d'interprétation ou analyses biaisées ?**

Méconnaissance, certainement pas. Le monde arabe est très connu en France et la proximité historique entre elle et l'ensemble de cette région avérée. Non, ce qu'il y a c'est, d'une part, une idéologisation excessive des analyses liées à cette partie du monde, doublée d'une couverture médiatique souvent réductrice. À tel point que des clichés populaires se muent en catégories d'analyses communément acceptées et qu'ainsi, « fous de Dieu », « tribalisme endémique » « guerres de religion » parsèment trop aisément les colonnes des organes les plus influents. Même si elle avait une tonalité essentiellement orientaliste, la qualité d'analyse qui a longtemps existé en France sur le monde arabe se perd à la faveur d'un journalisme de l'urgence privilégiant « *pitch* », « *hook* » et autres avatars d'un « *storytelling* » inélegamment américanisé. ■

## Al-Qaïda vu par un expert du Sud

Professeur invité à l'Institut de hautes études internationales et du développement et expert associé au Centre de politique de sécurité de Genève, Mohammad-Mahmoud Ould Mohamedou a précédemment été le directeur adjoint du Programme de politiques humanitaires et de recherches sur les conflits de Harvard University. Il est l'auteur de *Contre-Croisade - Le 11 septembre et le retournement du*

*Monde et de Understanding Al Qaeda - Changing War and Global Politics*, deux ouvrages de références sur les mutations internationales des dix dernières années.

Le parcours de Mohammad-Mahmoud Ould Mohamedou illustre l'interdisciplinarité et le cosmopolitisme qui caractérise les nouveaux intellectuels du Sud. Polyglotte, de culture à la fois arabophone, francophone et anglophone,

Ould Mohamedou est à la croisée des relations internationales et de la sociologie politique. Enfance en France, adolescence en Espagne, études aux États-Unis, vie professionnelle aux États-Unis et en Suisse, ce politologue, ancien ministre des Affaires étrangères de la Mauritanie et auteur de plusieurs livres, apporte un riche et singulier éclairage sur la géopolitique internationale contemporaine.